

questions
de communication

Questions de communication

17 | 2010

Les cultures des sciences en Europe

Féminin/masculin : question(s) pour les SIC

Réflexions théoriques et méthodologiques

Feminine/Masculine: Question(s) for Information and Communication sciences.

Small theoretical and methodological Reflections

Marlène Coulomb-Gully



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/383>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.383](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.383)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2010

Pagination : 169-194

ISBN : 978-2-8143-0024-8

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Marlène Coulomb-Gully, « Féminin/masculin : question(s) pour les SIC », *Questions de communication* [En ligne], 17 | 2010, mis en ligne le 21 septembre 2015, consulté le 06 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/383> ; DOI : [10.4000/questionsdecommunication.383](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.383)

Ce document a été généré automatiquement le 6 mai 2019.

Tous droits réservés

Féminin/masculin : question(s) pour les SIC

Réflexions théoriques et méthodologiques

*Feminine/Masculine: Question(s) for Information and Communication sciences.
Small theoretical and methodological Reflections*

Marlène Coulomb-Gully

« Théoriser, dit-il »

Christian Metz

« Théoriser, dit-elle »

Teresa de Lauretis

« Les outils du maître ne serviront jamais à
détruire la maison du maître »

Audre Lorde

- 1 Si le mot « question » peut être entendu comme synonyme d'« objet de réflexion », l'emploi du terme au pluriel fait glisser vers un autre sens : celui d'« interrogation », dont la « réponse » est le pendant (positif ?). On a conscience du caractère paradoxal de ce titre et de cette ouverture puisque, dans le dispositif d'interaction mis en place par *Questions de communication*, le présent article faisant suite aux deux livraisons de la revue sur le genre (2009, 15 ; 2009, 16), il est supposé répondre (« *contestar* », disent nos voisins espagnols) aux observations formulées et peut-être clore la discussion, en tout cas provisoirement.
- 2 Mais avant d'entrer plus avant dans le vif du sujet, je souhaiterais – rendant à César (en l'occurrence à Césarine) ce qui lui appartient – souligner ce que le titre de cette contribution doit à celui d'un ouvrage de référence intitulé *Masculin/Féminin. Questions pour les Sciences de l'homme* (Laufer, Marry, Maruani, 2001). Nous reviendrons sur le choix, fondamental dans la réflexion sur le genre, des termes « Masculin/Féminin », de même que sur le maintien obstiné de la référence aux sciences de l'information et de la communication. D'ores et déjà, notons que toujours le pouvoir des mots et le sens de la syntaxe prescrivent et qu'on ne peut évoquer ces termes « sans adopter un ordre qui nous rende porteur, soit de l'acceptation d'une tradition et d'une prééminence, soit d'une

révolte et d'une dénégalation » (Luzzati, 2008 : 15). Que le masculin l'emporte de moins en moins sur le féminin, tel est l'objectif progressiste que nous souhaitons marquer, un peu par boutade, en inversant l'ordre de succession des termes par rapport au titre cité en référence.

- 3 Je voudrais remercier l'ensemble des collègues de m'avoir lue aussi attentivement et d'avoir prolongé ma réflexion liminaire de façon aussi riche et passionnante ; et saluer l'initiative des coordonnateurs de ce dossier qui ont permis ces échanges à la fois au sein de notre interdiscipline mais également – ce qui est indispensable – avec un double décentrement, géographique et disciplinaire.
- 4 Les travaux sur le genre menés par les un-e-s et les autres portent la marque de nos histoires locales. Le contexte de dictature politique qui, en Argentine, a identifié les *Cultural* et les *Gender Studies* à des contre-pouvoirs dotés d'une forte dimension éthique (Delfino, Forastelli, 2009)¹ et le colonialisme qui a marqué le Sénégal (Thiéblemont-Dollet, Fall-Sokhna, 2009), ont façonné les problématiques genrées qui s'y sont développées. L'histoire – pionnière dans les travaux qui nous intéressent ici (Thébaud 2009) – et la littérature (Gravet 2009², Thérenty 2009)³, disciplines anciennes et – donc ? – fortement légitimées dans le champ des savoirs, ont joué leur partition de façon spécifique.
- 5 Ce qui me frappe toutefois, au-delà des différences – chronologie de l'implantation des problématiques du genre différenciée selon les disciplines et les lieux, thèmes privilégiés... –, ce sont les parentés de parcours et de questionnements que révèle l'ensemble de ces contributions. Ainsi de l'approche constructiviste et de la prise en compte de la complexité des processus impliqués par le genre, qu'elles soient implicites dans la démarche mise en œuvre sur des objets spécifiques, en l'occurrence le journalisme et la presse (Damian-Gaillard *et al.*, 2009 ; Thérenty, 2009), ou qu'elles fassent l'objet d'une réflexion en soi, et plus largement la centralité de la réflexion épistémologique, au cœur du développement mené par Marie-Joseph Bertini (2009) ou Virginie Julliard (2009) ; Françoise Thébaud (2009 : 223) rappelle à ce propos que « l'histoire des femmes et du genre a toujours été un laboratoire méthodologique et épistémologique ». Si la position de surplomb adoptée par Isabelle Gavillet (2009), parfois péremptoire dans les jugements émis, se fonde sur une lecture souvent restrictive des textes de ce dossier, certaines des questions posées méritent débat.
- 6 Défaut de théorie, trop études produites sous le label « genre » étant descriptives⁴ ; oubli du masculin, et plus largement d'une réflexion intégrant les LGTBI⁵, les études de genre étant souvent identifiées à des travaux sur les femmes ; interrogation sur le cadre de réflexion adéquat, la pensée du genre dépassant nécessairement les limites d'une discipline ; usages problématiques du concept de domination, etc.
- 7 Mais plutôt que répondre ponctuellement à telle ou telle observation, j'ai préféré considérer les contributions de ces deux livraisons de *Questions de communication* comme autant d'invitations à prolonger la réflexion et à explorer plus avant certaines pistes que je n'avais fait qu'ébaucher ou que les limites de ce premier article ne m'avaient pas permis d'aborder. Ce travail de clarification et d'approfondissement permettra aussi, chemin faisant, de répondre à ces questions.
- 8 Nous reviendrons sur la notion même de genre : partant des débats sur les fondements biologiques de la différence sexuée que le binôme sexe/genre a contribué à naturaliser, nous verrons comment la notion de performance et le constructivisme radical de la théorie *queer* conduisent à « défaire le genre », pour reprendre la formule de Judith

Butler ; le binôme genre/sexualités paraissant dès lors préférable à celui de sexe/genre. Le second temps de notre réflexion sera consacré aux apports de la pensée du genre à la théorie des savoirs, l'exemplarité de la démarche intellectuelle mobilisée par ces recherches constituant, selon nous, un apport décisif à toute réflexion épistémologique. Le retour au cadre disciplinaire s'avère néanmoins utile lorsqu'il s'agit de s'attacher au décryptage d'objets spécifiques. Si la représentation du genre est sa construction, les médias sont directement interpellés : dans une troisième partie, nous nous efforcerons donc de poser quelques jalons méthodologiques pour qui veut s'engager dans une telle recherche. Ce sera l'occasion de revenir sur la trop fréquente identification des études de genre aux études sur les femmes, et sur les conditions de leur dépassement : nous réfléchirons ainsi sur le binôme masculin/féminin (ou « féminin/masculin ») et les usages qui peuvent en être faits sans pour autant contribuer à un discours de la reproduction.

Sexe et genre ou genre et sexualités ? Retour sur des distinctions fondatrices

- 9 J'ai précédemment évoqué le succès en France du concept de « genre » hérité du terme anglais « *gender* ». Définissant « provisoirement et succinctement le terme de "genre" comme désignant tout ce qui relève des *rappports sociaux de sexe*, le genre étant au sexe ce que la culture est à la nature », je concluais « en appelant de nos vœux un travail qui s'appuie sur la dimension radicalement contestataire de la notion » (Coulomb-Gully, 2009 : 130, 147).

Usages et apories du binôme sexe/genre

- 10 On connaît la formule célèbre de Simone de Beauvoir (1949) : « On ne naît pas femme, on le devient », dont la concision et l'efficacité n'ont d'égale que la justesse. L'accent mis sur le processus (« on le devient ») qui permet de distinguer le sexe (on naît « femelle » selon l'auteure) du travail de socialisation par le genre, a constitué une avancée notoire dans la conceptualisation des différences entre hommes et femmes. Si le sexe apparaît ici comme naturel, donc invariant, le genre en revanche est un produit social et peut donc être sujet à variations et à évolutions. C'est tout le sens de la démonstration de l'anthropologue américaine Margaret Mead (1939) dans ses recherches menées dans les années 30 sur les sociétés d'Océanie et centrées sur la variabilité des traits masculins et féminins. Elle y montre que si, chez les Arapesh, hommes et femmes sont également doux et sensibles, chez les Mundugumor, ils sont également violents et agressifs tandis que chez les Chambulis, on observerait une inversion des caractères masculin et féminin tels que définis dans les sociétés occidentales, les hommes y étant émotifs, artistes, etc., tandis que les femmes y seraient dominantes, « la tête froide » et dotées du pouvoir économique⁶. L'intérêt suscité par ces travaux est d'autant plus grand que le travail de construction des différences de sexe dans les sociétés étudiées s'y révèle au rebours de l'ordre dominant, toutes les sociétés ou presque ayant construit la différence femmes/hommes au profit de ces derniers, unanimité qui a contribué à l'invisibilisation du travail de construction sociale. Rappelons que les différences entre individus mâles et femelles se sont trouvées le plus souvent résumées sous forme d'oppositions physiques entre un « plus » et un « moins », l'homme étant décrit comme plus grand, plus fort, plus lourd, etc., – même si de nombreuses exceptions viennent infirmer cette règle –, qui ont elles-

mêmes nourri l'idée d'une asymétrie psychologique et fonctionnelle, à la base du système inégalitaire que l'on connaît. À ce propos, Alain Corbin (1998) observe que si l'extérieur et tout ce qui s'y rapporte est dévolu à l'homme, c'est sans doute en raison de l'extériorité de ses organes génitaux, tandis que la femme se voit attribuer ce qui relève de l'intériorité conformément à la localisation de ses propres organes génitaux ; ainsi le couple intérieur/extérieur se retrouve dans toute une série d'oppositions qui fondent la masculinité au regard de la féminité (Revenin, 2007 : 8). Ce type d'interprétation rejoint la lecture que fait Pierre Bourdieu (1998) de la société kabyle. La « valence différentielle des sexes » (Héritier, 1996) se résume ainsi le plus souvent à « la domination masculine », le caractère quasi unanime de cette situation ayant longtemps contribué à faire percevoir le social comme naturel. Dans ce contexte, on conçoit que l'usage du concept de genre tel qu'il se développe dans les années 60-70 et qui met l'accent sur le caractère non naturel et socialement construit de la différence des sexes ait été perçu comme une avancée conceptuelle majeure. Christine Delphy (2001 : 25) ne dit rien d'autre quand elle écrit : « C'était déjà une avancée considérable que de penser qu'il y avait, dans la différence des sexes, quelque chose qui n'était pas attribuable à la nature ». En effet, le concept de genre permettait de réévaluer le rôle de la société dans la différence des sexes. Mais mettre l'accent sur le caractère historiquement, culturellement et socialement construit du genre ne revient-il pas à naturaliser le sexe qui apparaît, dès lors, comme un « donné » biologique pur, donc invariant, produit d'une nature qui serait indépendante de toute construction humaine ? Judith Butler (2005 : 275) débusque et dénonce l'idéologie biologique qui sous-tend cette distinction, en même temps que la domination de la nature sur la culture qu'elle implique : « On a vu que la distinction sexe/genre maintenait en place les stratégies d'exclusion et de hiérarchisation en tenant le sexe pour prédiscursif, en posant la sexualité avant la culture, et surtout en la construisant dans la culture comme prédiscursive ». Revenant elle-même sur ce qui est posé comme une opposition, Christine Delphy (2001 : 253) s'interroge alors pour savoir si, « quand on met en correspondance le genre et le sexe [...] on compare du social à du naturel ; ou est-ce qu'on compare du social avec encore du social ? ».

La « butée » biologique en question

- 11 Cette interrogation sur le caractère construit du sexe rejoint l'analyse de *La fabrique du sexe* faite par l'historien américain Thomas Laqueur (1992). Cette étude de référence montre que longtemps a prévalu un modèle unisexe du corps humain, où le corps féminin était conçu comme « moindre mâle », c'est-à-dire comme une version imparfaite du corps de l'homme. Dans cette perspective, hommes et femmes sont rangés suivant leur degré de perfection métaphysique, le long d'un axe dont le sommet est occupé par l'homme. Le sexe est donc ici un « effet du genre », pour emprunter à une formulation contemporaine. Selon l'historien, ce n'est qu'au XVIII^e siècle que s'impose la perception des deux sexes comme relevant d'un « dimorphisme radical ». La naturalité supposée de la perception des organes génitaux se trouve ainsi mise à mal : « Tout discours sérieux sur la sexualité porte ainsi inévitablement sur l'ordre social qu'il représente et légitime tout à la fois », note Thomas Laqueur (*ibid.* : 25). Et de poursuivre : « Le sexe est de l'ordre de la situation : il ne s'explique que dans le contexte de batailles autour du genre et du pouvoir » (*ibid.* : 26), d'où cette conclusion en forme de paradoxe dont la radicalité ne manque d'interroger : « Au fond, la substance du discours de la différence sexuelle ignore l'entrave des faits et demeure aussi libre qu'un jeu d'esprit » (*ibid.* : 282). De fait, nombre

de travaux menés dans le cadre des neurosciences, de la génétique ou de la paléoanthropologie viennent confirmer le caractère construit du sexe et ce que la « nature » doit à la « culture » dans ce domaine précis. Revenant sur quelques controverses – dont celle sur le cerveau des femmes est sans doute la plus populaire –, Catherine Vidal (2006 : 10) démonte les clichés sur les différences cérébrales et hormonales entre les sexes qui, note-t-elle « sont aujourd’hui complètement dépassées ». Le succès de ces thèses dans l’opinion publique et l’avidité des médias à relayer les soi-disant découvertes sur ces questions sont révélatrices de la volonté de distinguer hommes et femmes à tout prix, et d’asseoir de façon incontestable – puisque biologique – la supériorité des uns sur les autres. Tordant le cou à ces croyances, l’auteure rappelle l’extraordinaire plasticité du cerveau et montre que « seulement 10 % des connexions sont présentes à la naissance. Les 90 % restants se construisent progressivement en fonction des influences de la famille, de la culture, de la société. Il en résulte qu’aucun cerveau ne ressemble à un autre » (*ibid.* : 10) Si des différences existent entre cerveaux des hommes et cerveaux des femmes, elles sont donc le produit de socialisations différenciées, plus que d’une différence « de nature ». La nuance est de taille. Le même raisonnement vaut pour les os du squelette : la paléoanthropologue Evelyne Peyre (2006) insiste sur la variabilité individuelle au sein d’une même population, où bien des femmes dépassent par leur stature bien des hommes et, revenant sur l’interprétation morphologique du bassin, elle montre qu’elle doit plus aux contraintes évolutives liées à la bipédie qu’à l’adaptation à la procréation. Notre propos n’est pas de nier toute différence anatomo-physiologique entre les individus, ce qui serait absurde, mais de pointer le caractère construit et genré des hypothèses biologiques, à l’instar de n’importe quelle autre discipline scientifique. Toute construction de savoir – y compris dans le cadre des disciplines dites « dures » – est tributaire d’une prise de position. Les chercheurs qui travaillent dans le domaine de la biologie sont, comme les autres, ancrés dans une culture et n’échappent pas aux cadres de pensée dominants de la société dans laquelle ils vivent. Ainsi existe-t-il des questions qui ne sont pas posées, en biologie comme ailleurs, tandis que certaines apparaissent comme étant « plus prioritaires » que d’autres, certaines hypothèses n’étant pas envisagées parce qu’impensables dans le cadre de pensée dominant, tandis que d’autres s’imposent « naturellement » (Wiels, 2006). Le privilège épistémologique dont jouit la biologie dans la construction du sexe doit donc être repensé et réévalué à l’aune de ce constat : celle-ci ne doit pas échapper à la critique épistémologique qui s’applique à tout savoir, y compris – et surtout – ceux qui apparaissent comme étant les plus « objectifs ». Les distinctions biologiques entre mâles et femelles existent : l’anatomie – pénis et vagin –, les gonades – testicules et ovaires –, les hormones – testostérone et œstrogènes –, l’ADN – les chromosomes XX et XY – le disent assez. Mais leur rôle dans la détermination sexuelle d’un individu n’est pas si incontestable qu’il semble, et l’interrogation à propos des personnes « intersexe » en révèle le caractère fluctuant : lequel de ces éléments doit-il alors être considéré comme déterminant dans l’attribution sexuée ? Sans aller plus avant dans le débat sur le fondement biologique des différences sexuées, nous nous contenterons de rappeler combien ces éléments, aussi scientifiques et objectifs puissent-ils paraître, restent tributaires d’un discours social, culturel et idéologique : « Il n’y a pas de retour possible à l’innocence de la biologie » observe Teresa de Lauretis (2007 : 80). Pas d’amertume dans ce constat, contrairement à ce qu’on pourrait croire, puisque « l’innocence » de la biologie est avant tout contrainte. La mise au jour de son caractère construit et par conséquent historique, culturel et relatif, permet sa déconstruction.

(Dé)constructivisme *queer* et performance de genre : « défaire le genre » ?

- 12 Les avancées de la critique épistémologique ont permis de montrer que le biologique, comme tout autre production de savoir, est tributaire d'une construction. Procéder à sa déconstruction devient dès lors possible et ouvre un espace de liberté par le jeu introduit dans les assignations supposées naturelles. C'est le sens des travaux fondateurs engagés par les premières critiques féministes, qui ont révélé la part de construction dans ce qui était trop souvent perçu comme un « donné », et le poids de la société patriarcale dans ces constructions (Delphy, 1998 ; Guillaumin, 1992 ; Mathieu, 1991). Mais cette critique a elle-même été critiquée, et le travail de déconstruction initié par celles-ci a été poursuivi par celles et ceux qui, de même que les féministes s'étaient élevées contre le joug de la société patriarcale et la domination masculine, contestent la norme hétérosexuelle blanche et bourgeoise (le « féminisme *straight* ») qu'ils perçoivent comme sous-jacente à cette pensée. La norme hétérosexuelle est ainsi dénoncée par les mouvements lesbiens et gays – la norme bourgeoise blanche par les lesbiennes noires –, et la pensée *queer* achève de questionner la normativité qui sous-tend l'ensemble de ces théories et mouvements – de ces « systèmes » –, contestant à leur tour les structures binaires comme renvoyant toujours à de l'hétérosexuel : « queeriser » implique de sortir de la binarité hétéro/homo et de s'interroger sur les sexualités en dehors de toute imposition normée. Si l'ontologie de genre est une injonction normative, la pensée *queer* dénie toute vérité du genre⁷. Le (dé)constructivisme radical des mouvements *queer* dépasse la binarité des cadres de réflexion classiques (homme/femme, hétéro/homo, etc.) et pense les sexualités en-dehors de toute référence à une norme, dans une prolifération qui rend vaine toute tentative d'assignation stable. Selon Judith Butler (2005 : 259), il faut assumer la déroute des certitudes et renoncer à une assignation qui serait originaire : le genre n'existe plus que par ses performances : « Dire que le corps genré est performatif veut dire qu'il n'y a pas de statut ontologique indépendamment des différents actes qui constituent sa réalité ». L'identité sexuelle serait ainsi le résultat de pratiques, de « performances de genre ». Deux précisions s'imposent ici : d'une part, la relation entre ce constructivisme et la matérialité du corps et, d'autre part, la relation entre performance et liberté individuelle.

Constructivisme et matérialité du corps

- 13 Dire que le sexe est « toujours déjà construit », qu'il n'est jamais donné indépendamment de sa construction, ne revient pas à nier la réalité des corps, n'en déplaie aux contempteurs de Judith Butler qui ont parfois assimilé un peu rapidement le questionnement sur la performativité du discours avec l'idée d'un *linguistic turn* dont la déréalisation serait le corollaire nécessaire. Comme le rappelle à ce propos Éric Fassin dans son introduction à *Trouble dans le genre* (Butler, 2005 : 10) : « Le constructivisme qu'elle [Judith Butler] revendique n'est pas une ontologie négative, déniait la réalité matérielle du corps [...]. La philosophe choisit de s'intéresser au corps non comme réalité préalable, mais comme effet bien réel des régulations sociales et des assignations normatives. Dans cette perspective, le sexe n'est donc pas moins que le genre produit par des relations de pouvoir, mais n'a pas moins de réalité non plus ». Le titre de l'ouvrage écrit par la philosophe en 1993 et traduit en 2009, *Bodies that matter – Ces corps qui comptent* – est sans ambiguïté.

Performance et liberté individuelle

- 14 La notion de performance qui est au cœur de cette conception, ne doit pas non plus être comprise comme synonyme d'une liberté totale des individus dans leurs choix sexuels ; on n'est pas libre de s'inventer au gré de jeux de rôles, comme le rappelle avec ironie Judith Butler (2009 : 12) : « On s'éveillerait le matin, on puiserait dans son placard ou dans quelque espace plus ouvert, le genre de son choix, on l'enfilerait pour la journée, et le soir, on le remettrait en place ». Nous sommes assujettis, rappelle la philosophe, c'est-à-dire constitués en tant que sujets par le pouvoir, par les pratiques du corps dont la répétition institue le genre. C'est donc au sein d'un système de contrainte(s) que s'élabore le genre. Partie de l'interrogation sur le binôme sexe-genre, nous nous sommes interrogés sur les fondements biologiques de la différence sexuée que le constructivisme qui soutient la théorie *queer* achève de repositionner. Au terme de ce parcours, le binôme genre/sexualités paraît donc offrir une alternative scientifique et politique intéressante au couple sexe/genre dont il permet de dépasser un certain nombre d'apories, en mettant l'accent sur la diversité des sexualités plutôt que sur les assignations sexuées. Arrivée à ce point de notre raisonnement, deux constats s'imposent : le premier, qui nous interpelle en tant que chercheur, porte sur la valeur heuristique d'une interrogation par le genre ; le second, auquel aucun citoyen ne peut être indifférent, concerne la portée politique de ce questionnement, ces deux éléments s'articulant de façon étroite.

Pensée du genre et théorie des savoirs

- 15 Le poids de l'expérience personnelle dans le processus d'élaboration théorique, avec toutes les conséquences liées à la subjectivité incorporée, dont l'élaboration du principe d'intersectionnalité qui rappelle que tout savoir est politique, tels sont les trois points que nous souhaitons développer ici et que nous considérons comme une contribution fondamentale des études de genre à la réflexion scientifique.

Pensée théorique et subjectivité incorporée : de la valeur des marges et... des notes de bas de page !

« Les livres ont encore un haut et un bas. La note est l'indice de la hiérarchisation dans la page et dans le savoir : elle subit la subordination dans la page [...]. Dans *Queer Zones*, les notes ne fonctionnent pas comme des intimidations faussement modestes [...]. Les notes et leur présence envahissante rappellent qu'il n'y a pas de corps principal du texte mais deux niveaux de lecture. Et l'un n'est pas plus important que l'autre. Les pages fonctionnent transversalement et non verticalement » (Bourcier, 2001 : 19-20).

- 16 Cet avant-propos, ou plus exactement cette « Avant note » pour reprendre les termes de l'auteure, rappelle de façon emblématique et non sans humour le principe de hiérarchie qui structure la mise en page. Comme la note révèle la page, la marge révèle la norme qui n'apparaît comme telle que lorsqu'on en est exclu. La valeur heuristique de l'expérience de la marginalité qui seule peut révéler le centre comme centre et la norme comme norme, est une des grandes leçons de la pensée du genre. Il n'aura échappé à personne que l'histoire des femmes a été initiée par les femmes, conscientes des aveuglements liés à la société patriarcale, que l'histoire des hommes (*Men Studies*) l'a été par les hommes, ou

plus exactement par des hommes qui, pour beaucoup, ne se retrouvent pas dans les injonctions à la virilité portées par la norme masculine, et que les recherches aujourd'hui menées sur les LGBTI dans le cadre des *Queer Studies*, le sont le plus souvent par celles et ceux dont les sexualités dérogent à la norme. Parallèlement, les femmes lesbiennes de couleur ont à leur tour contesté le féminisme majoritaire (le féminisme *straight*) dont elles ont révélé le modèle blanc, bourgeois et hétérosexué sous-jacent et le mouvement *queer* poursuit ce travail de déconstruction en contestant toute structure binaire comme renvoyant à de l'hétérosexuel. Ce constat rappelle que la réflexion critique et théorique s'ancre dans l'expérience personnelle et que s'agissant du genre, c'est le plus souvent l'impossibilité ou le refus de s'identifier aux injonctions normatives de la société qui conduisent à (s')interroger (sur) les normes et les théories dominantes. Le regard de la marge sur le centre, d'une critique nécessairement aiguë parce qu'existentielle, peut seul révéler le centre et la normalité comme tels, évidences « invues » ou « insues » par celles et ceux qui s'en accommodent « naturellement ». « Nul ne participe à ce débat innocemment, rappelle Élisabeth Badinter. Le point de vue de Sirius est impossible. Chacun est lourd de son passé et juge à la lumière de son expérience personnelle ». Et, s'arrêtant sur le cas particulier de Judith Butler, dont l'apport théorique aux études de genre est considérable, la philosophe poursuit : « Judith Butler ne s'en cache pas lorsqu'elle dit partir du sentiment d'échec de celles qui n'ont pas eu d'enfant pour contester que la maternité est la norme du féminin. Ou encore lorsqu'elle refuse la bipartition des genres pour rendre plus vivable l'existence des personnes dont le genre est non conforme et qui rencontrent des discriminations » (Badinter, 2008 : 207). Ce rôle de l'implication personnelle est remarquablement décrit dans les textes de Teresa de Lauretis. Celle-ci rappelle ce que son projet d'une théorie lesbienne distincte de la théorie féministe doit à sa rencontre avec Monique Wittig : « À cette époque, dire "les lesbiennes ne sont pas des femmes" avait le pouvoir de vous ouvrir l'esprit et de rendre visible et pensable un espace conceptuel qui jusque-là avait été rendu impensable à cause précisément d'une pensée *straight* hégémonique - un peu comme cet espace qu'on appelle angle mort que ne reflète pas le rétroviseur » (de Lauretis, 2007 : 22). Rendre l'angle mort vivant, tel est - peut-être - l'apanage des minorités et des marges qui par la force irréductible de leur expérience personnelle, parviennent à interroger l'ordre établi. « La pensée théorique prend son origine dans une subjectivité incorporée », résume Pascale Molinier dans l'introduction qu'elle consacre au texte de Teresa de Lauretis (*ibid.* : 20). Ce constat interpelle le positionnement du chercheur dans sa recherche, et conduit à réévaluer sa supposée objectivité dans le choix de « ses » thèmes de recherche comme de sa façon de les traiter. C'est ce que s'emploie à démontrer la théorie dite « de la connaissance située » (*standpoint theory*) développée dans certaines approches post modernes des discours en sciences sociales et dont le principe consiste à intégrer les catégories de l'expérience individuelle dans la constitution des savoirs. La réalité des groupes dominés y est particulièrement valorisée dans la mesure où elle permet l'émergence de savoirs différents qui procèdent de leur positionnement spécifique (Harding, 2003). Marie-Joseph Bertini (2009 : 82) rappelle l'apport de ce courant aux théories du savoir, en ce qu'il questionne avec force le lien entre sujet connaissant et objet de connaissance, mettant à mal « la mythologie scientiste de la connaissance objective et universalisante ». « On comprend mieux ici comment et pourquoi l'épistémologie de Genre interpelle les Sciences et leurs modes de fonctionnement, comment elle questionne en profondeur la théorie de l'objectivité du chercheur et son apesanteur décrétée mais sans cesse mise en défaut » (*ibid.* : 123). Le point de vue

minoritaire est conçu comme un moyen de connaissance pertinent parce que formulé à partir des marges du système. Prendre appui sur les exceptions pour penser la règle, telle est aussi la proposition de Judith Butler (2005) ; suivant Sigmund Freud, elle considère que c'est l'exception, l'étrange qui donne la clé pour comprendre comment est constitué le monde ordinaire, que nous prenons comme allant de soi, des significations sexuelles, elle qui conçoit son apport critique au féminisme comme voulant penser la sexualité dans son ensemble, donc à partir de ses marges, pourrait-on dire en une formulation apparemment paradoxale. Cette épistémologie de la domination qui transforme l'expérience minoritaire en privilège de connaissance est au principe du concept d'intersectionnalité.

Intersectionnalité : les jeux de la domination⁸

- 17 « Symbole de ce qui se passe dans l'ensemble de la société, à la Cour de France, une femme passe derrière un homme de même rang mais devant un homme de rang inférieur [...]. Les cercles scientifiques du XVII^e siècle accueillent les hommes de condition modeste, mais seulement les femmes de l'aristocratie [...] ; l'émergence d'écrivains issus du peuple au XVIII^e siècle ne concerne que les hommes », notent Luc Capdevila et Dominique Godineau (2003 : 402). Les hiérarchies sexuelles et sociales (raciales aussi, dans d'autres contextes) se combinent pour organiser le monde, aujourd'hui comme hier. Comment cette construction hiérarchique est-elle à l'œuvre et peut-elle se réduire à des rapports de domination cumulés ? C'est ce que tente d'apprécier l'approche par le biais de l'intersectionnalité⁹ (Dorlin, 2009). En définissant le genre comme un rapport social et non comme un fait de nature, la théorie du genre ouvre la voie à une forme de « désépécification » qui le rapproche des autres types de domination dont il devient en quelque sorte générique. Si l'intersectionnalité peut comprendre dans son principe tous les rapports de domination, comme l'âge, la sexualité, etc., classe et race sont privilégiées parce qu'emblématiques. Comme telles, elles constituent les rapports sociaux les plus problématisés, les premiers dans le cadre des mouvements de libération nés aux États-Unis avec la lutte pour les droits civiques des Noirs, les seconds en raison des théories marxistes. L'analogie du fonctionnement entre race et sexe est décrite de façon magistrale par Colette Guillaumin (1992) qui montre comment « l'idée de nature » et la biologisation qu'elle suppose, sous-tendent à la fois les mécanismes de construction de la race et du sexe. Le rapport entre sexe et classe est à la fois identique et différent. Identique parce que la classe a longtemps été, comme la race et le sexe, construite sur des bases quasi biologiques (le prolétaire étant présenté comme étant « de nature » différente du bourgeois ou de l'aristocrate) ; mais les travaux effectués dans le cadre du marxisme principalement, ont fait du rapport de classe le rapport social par excellence : identifier le sexe à la classe revient donc à le désessentialiser. La nécessité de penser ces éléments non pas sous forme de juxtaposition mais d'articulation est ce qui fonde l'approche par le biais de l'intersectionnalité. En effet, on ne peut isoler artificiellement dans un même individu les dimensions de race, classe, genre, âge, etc. qui se combinent dans des rapports sociaux transversaux et simultanés. Pour paraphraser Nancy Fraser, on pourrait dire qu'il n'existe aucun moyen d'être un homme ou une femme sans être déjà inscrit-e dans une race, une classe d'âge ou une classe sociale. Mais si on ne peut concrètement isoler dans un même individu ces diverses dimensions, il ne faut néanmoins pas les concevoir de façon nécessairement cumulative. Les jeux qui existent entre ces composantes peuvent en effet fonctionner de façon différenciée, voire opposée, selon les contextes et les stratégies

individuelles ou collectives : facteurs de domination dans certains cas, ils peuvent être réappropriés et instrumentalisés de façon inverse dans d'autres cas. Un exemple permettra de mieux saisir l'intérêt de cette notion. En France, la campagne présidentielle de 1974 est la première qui a vu se présenter une femme à ce niveau de compétition, Arlette Laguiller, « travailleuse du rang » comme elle aime à se qualifier elle-même, est alors âgée de 34 ans, et les médias se sont fait assez largement l'écho de cette candidature. Ainsi du *Figaro* qui, sous la plume de Jean Fayard, lui consacre un article le 20 avril 1974 :

« Je n'ai rien contre Mademoiselle Laguiller, plutôt jolie, plutôt bien vêtue de vert et de noir. Je crois qu'elle remplit fort honorablement son emploi de secrétaire dactylo au Crédit Lyonnais. Mais quand elle brigue la Présidence de la République française, quand, ânonnant un texte de certificat d'études qu'elle déchiffre à grand peine, elle prétend représenter les femmes, je ne puis m'empêcher de penser qu'un million de femmes au moins sont plus aptes, plus douées, plus déliées, mieux faites pour exposer des idées ».

- 18 Sans entrer dans l'analyse de détail que mériterait cet extrait d'un mépris et d'une condescendance qui ne pourraient sans doute plus s'exprimer ainsi aujourd'hui, notons que l'assignation de genre se double d'une assignation de classe non moins violente, auquel l'âge de la candidate n'est pas non plus étranger, les trois se combinant pour l'exclure de la légitimité politique en même temps qu'ils confirment Jean Fayard, journaliste et écrivain de renom, dans son statut de mâle dominant. Mais si ces rapports d'âge, de genre et de classe semblent se cumuler négativement dans ce cadre, peut-être sont-ils aussi ceux-là mêmes qui ont permis à Arlette Laguiller d'être désignée comme candidate de Lutte ouvrière, plutôt qu'un homme, un intellectuel, ou un individu plus âgé. Selon le contexte, ce qui est stigmatisé d'un côté peut être converti en ressource de l'autre. Dans la situation politique actuelle, la nomination au sein du gouvernement Fillon de femmes « issues des minorités » peut être analysée de la même façon : si dans leur parcours, race, classe et genre ont joué comme autant de facteurs de domination, les Rama Yade, Rachida Dati ou autres Fadela Amara¹⁰ ont vu reconverties en ressources ces caractéristiques initialement négatives ; autant d'éléments qui, selon certains médias, les rendent « indébouillonnables » ou presque, ce qui susciterait la révolte des « ministres petits blancs » (Coulomb-Gully, 2010). Revenant à la contribution de cette approche aux théories du savoir, rappelons que la « désessentialisation » au principe de l'intersectionnalité paraît être un élément fondamental de toute théorie critique. Or, c'est bien ce principe qui permet d'analyser race, classe et genre, voire âge et sexualités comme relevant d'un même paradigme. La portée heuristique des études de genre doit donc une fois de plus être soulignée, qui fait du genre une matrice de réflexion théorique pour penser les rapports de pouvoir dans leur ensemble. Le genre est avant tout, rappelle Joan Scott (1988 : 141), « une manière première de signifier les rapports de pouvoir ».

Le savoir est politique

- 19 Le foisonnement théorique qui caractérise les études de genre et la radicalité de leur questionnement épistémologique ne doivent pas faire oublier leur dimension politique : toute interrogation sur le genre est vitale, tout savoir sur le genre est pouvoir. Loin d'être de purs jeux intellectuels, les interrogations sur la définition du genre, par leur portée pratique, conditionnent la vie des individus et la réponse qui est donnée sur sa définition est d'ordre politique. Il ne s'agit pas moins, comme le rappelle Judith Butler (2005 : 26, 43), que d'éviter qu'une personne qui échoue à s'approcher de la norme ou le refuse, soit

condamnée au statut de « morte-vivante », rejetée vers l'irréalité ou l'inhumanité du « ni-ni » : « ces personnes qui ont fait l'expérience de vivre comme des êtres socialement « impossibles », illisibles, irréalisables, irréels et illégitimes ». S'il ne s'agit pas – on l'a vu – de nier la différence sexuée, la question demeure de la place qu'il convient de lui faire. Les démocraties occidentales font de l'égalité des sexes un objectif et disent vouloir tourner le dos à un monde organisé autour des différences biologiques qui se sont toujours traduites par la hiérarchisation et la subordination d'un sexe à l'autre¹¹. Les « zones d'indistinction », pour reprendre une formulation chère à Sylviane Agacinski progressent, où seules doivent être prises en compte les qualités et les compétences individuelles des personnes, indépendamment de toute caractéristique de genre. Par ailleurs, la sexualité des individus peut s'affranchir de leur sexuation. Le développement des biotechnologies laisse aujourd'hui entrevoir une fabrication des êtres humains indépendamment de la sexualité, etc. Les bouleversements liés à l'évolution de la définition sexuée sont considérables. Progrès pour les uns, ces mutations sont négatives pour les autres et portent en germe une indifférenciation généralisée des sexes, source de la plus grande confusion. « Quelle est cette différence qui serait acceptable par tous ? », demande Élisabeth Badinter (2008 : 207). Si l'exigence de liberté individuelle et d'égalité entre les individus explique la volonté de neutraliser toute différence sexuée¹², d'autres redoutent que l'indétermination des genres ne rende le réel impensable. Où placer le curseur ? La question est évidemment politique et rappelle que toujours la pensée du genre rétablit « la nature politique des termes mêmes dans lesquels la question de l'identité est posée » (Butler, 2005 : 275).

Genre, SIC et médias

- 20 La question a été posée dans les précédentes livraisons de *Questions de communication* de savoir si les SIC ou les SHS constituaient le meilleur cadre de réflexion pour le genre. Compte tenu de ce qui vient d'être dit, il est bien évident que la portée d'une telle réflexion dépasse très largement ces deux références, puisque c'est l'ensemble non seulement du champ du savoir mais aussi du pouvoir qui est traversé et ébranlé par la prise en compte de cette problématique. Mais reconnaître que la portée épistémique d'une interrogation par le genre balaie tous les cadres disciplinaires n'est pas incompatible avec la nécessité de poser la question des implications de cette interrogation pour les SIC en particulier, bien au contraire.

Les médias comme technologie de genre

- 21 Le genre est, on l'a vu, un construit. Or les médias, à l'instar de toutes les « technologies de pouvoir » comme la famille ou l'école, participent directement à l'imposition des normes qui structurent le genre tout en prétendant n'en être que le reflet. Le discours de ces prétendus miroirs que sont les médias est en réalité prescriptif autant que descriptif. Les médias produisent des significations communes, ils élaborent « les énoncés servant de références à l'ensemble des individus et des groupes qui composent le tissu social. Ils forment ce que nous appellerons un sens commun médiatique partagé par de plus en plus d'individus appartenant à de plus en plus de cultures et de sociétés en raison même des effets de la mondialisation médiatique. Malgré les critiques qui les visent, ils bénéficient d'un statut d'objectivité plus ou moins assumé qui les place peu ou prou en situation

d'arbitres », observe Marie-Joseph Bertini (2009 : 65). Analyser la façon dont ces discours fabriquent de la norme, est un des objectifs prioritaires des travaux sur genre et médias. La notion de « technologie de genre » avancée par Teresa de Lauretis, associée à la performativité qui, on l'a vu plus haut, caractérise le fonctionnement du genre, permet d'enrichir cette approche. Pour Teresa de Lauretis (2007 : 41), la représentation n'étant pas placée « à côté » du genre, mais constitutive de celui-ci : « Le genre, comme la sexualité, n'est pas la propriété des corps ou quelque chose qui existe originellement chez les humains, mais [...] il est "un ensemble d'effets produits dans les corps, les comportements et les relations sociales", pour reprendre Foucault, et ce grâce au déploiement d'"une technologie politique complexe" »¹³, écrit-elle. Pour l'auteure, si le genre est (une) représentation, la représentation du genre est sa construction. Pour illustrer sa thèse, elle propose l'exemple suivant : quand on coche un « F » sur un formulaire administratif (et j'ajouterais, en dehors du cadre de réflexion qui est celui de Teresa de Lauretis : de la même façon, quand on coche un « M »), « alors que nous pensions que nous étions en train de cocher le F sur le formulaire, n'était-ce pas en fait ce F qui imposait sa marque sur nous ? » (*ibid.* : 62). « Nous collant à la peau comme une robe en soie mouillée », écrit-elle par ailleurs. Comprendre comment la représentation du genre est construite par une technologie donnée est alors considéré comme une étape prioritaire du programme de recherche établi par la chercheuse, les médias étant au cœur de ce dispositif : « La construction du genre [...] perdure là où l'on peut s'y attendre – dans les médias, les écoles publiques ou privées, les tribunaux, la famille » (De Lauretis, 2007 : 43-44). Dans la perspective foucaldienne ici adoptée, on comprend bien, qu'intégrées au sein de l'appareil d'état, ces technologies de pouvoir que sont les médias soient appréhendées comme un tout, une globalité insécable. Mais comment analyser « les » médias dans leur ensemble sans considérer qu'il existe « des » médias en particulier ? Par ailleurs, l'intégration de normes de genre globales exclut-elle toute possibilité de contestation, au sein même de ces médias ? Ne peut-on imaginer l'existence de lignes éditoriales différentes, y compris dans leurs représentations du genre ? Même s'ils ne la remettent pas en cause pour ce qui est des médias dominants, nos propres travaux nous conduisent à nuancer cette vision de médias qui seraient à appréhender globalement parce qu'unanimes dans leur vision du genre. En effet, nos analyses de la représentation des femmes à la télévision montrent des différences sensibles selon les chaînes (Coulomb-Gully, 2006)¹⁴, et il paraît important de mentionner ces différences parfois minorées voire occultées, tant le cadrage dans ce domaine est tributaire d'un pessimisme interprétatif excessif. De même que nous l'affirmerons plus loin de la langue, ces technologies de pouvoir sont traversées de logiques contradictoires et susceptibles d'évolutions. Mais revenons à ces tendances lourdes pointées par la plupart des travaux : le plus souvent centrés sur la seule représentation des femmes – nous reviendrons sur ce prisme spécifique –, ils montrent leur faible visibilité au regard de leur place effective dans la société et la permanence de fonctions stéréotypées pour parler d'elles¹⁵. La recherche menée par Éric Macé (2006) sur une journée de télévision française vient compléter ces approches. Tout en confirmant la sous-représentation systématique des femmes dans les émissions analysées, et leur stéréotypisation puisqu'elles sont principalement affectées aux tâches domestiques et ont la quasi-exclusivité des nus érotiques, traits qu'il analyse comme « l'expression d'un insu structurellement sexiste mis en œuvre "spontanément" par les professionnels de la télévision » (Macé, 2006 : 25), il va plus loin dans son analyse. Les femmes qui, on l'a vu, constituent un objet d'interrogation désormais classique dans les recherches d'inspiration féministes, y sont ici analysées en relation avec les hommes,

tandis qu'une attention particulière est portée à la représentation des sexualités, gays et lesbiennes étant intégrés à la recherche. Or, ce type d'approche est encore minoritaire, les études sur le genre étant encore trop souvent comprises comme des études sur les femmes.

Des études sur les femmes aux études de genre : un changement de paradigme

- 22 Les raisons historiques de cette focalisation sur les seules femmes sont bien connues : leur invisibilité comme objets d'étude (corollaire de leur quasi absence du monde de la recherche comme chercheurs) a justifié et imposé cette exclusivité, comprise comme un rattrapage nécessaire. Mais ce faisant, le masculin est resté largement impensé, en grande partie parce que conçu comme étant la norme, donc universel et neutralisé. Il n'en est évidemment rien, et ce que révèlent les travaux sur les hommes qui se développent aujourd'hui dans le sillage des recherches sur les femmes, c'est que la construction de la masculinité n'a rien à envier à celle de la féminité. *La fabrication des mâles* (Falconnet-Lefaucheur, 1975)¹⁶, de même que celle des femmes, comporte ses figures obligées et défendues. En témoigne l'injonction « Sois un homme ! » et ce qu'elle recouvre d'interdits (pleurer, montrer ses émotions, sa fragilité, ses doutes, etc.) et de contraintes (l'alcool, le tabac, la vitesse, la force voire la violence, la possession des femmes, le verbe haut et le rire, la compétition physique et rhétorique, le défi, etc.), de lieux réservés (l'internat, l'armée, le bordel, le café, etc.), etc. Ceux-ci ont varié à travers l'histoire (Rauch, 2000 ; Mosse, 1996) et la virilité ostentatoire qui a longtemps caractérisé le masculin fait aujourd'hui figure de repoussoir dans les couches sociales aisées, et ne perdure plus que dans certains milieux populaires, dont les cités restent la meilleure expression. Car les régimes de masculinité – de même que les marqueurs de la féminité – varient non seulement selon les époques et les lieux, mais aussi selon les milieux sociaux, l'analyse conjointe de ces déterminations devant être prise en compte dans l'appréciation de ce qu'est « être un homme » ou « être une femme ». Quant à l'histoire des homosexualités, notamment masculines, en même temps qu'elle révèle la construction de l'hétérosexualité (Tin, 2008 ; Katz, 1996), elle rappelle qu'il y a plusieurs pièces dans la « maison des hommes » (Godelier, 1982), et « éclaire les rapports entre une masculinité normative, implicitement hétérosexuelle, et ses "déviations" » (Surkis, 2007 : 15). La domination masculine s'exerce aussi à l'encontre de certains hommes. S'il faut saluer le développement des études sur les hommes comme venant pallier un manque d'informations patent, il ne s'agit pourtant pas de tomber dans le même piège que celui qui s'est refermé sur les études de genre déclinées au seul féminin, et de reproduire l'erreur de l'enfermement catégoriel. Le « délicat réajustement entre féminin et masculin » (Sohn, 2009 : 7 ; Weltzer-Lang, 2008) auquel on assiste aujourd'hui, rappelle que féminin et masculin ne peuvent s'appréhender séparément. « Il ne faut jamais séparer l'étude des destins de chacun des deux sexes, tant ceux-ci s'éclairent l'un par l'autre ; ce qui, soit dit incidemment, disqualifie toute histoire spécifiquement masculine [...]. Il convient aujourd'hui de mettre l'accent sur la solidarité, la complémentarité, la subtile distribution des rôles » (Corbin, 1998 : 97). La nécessité de coupler les analyses du masculin et du féminin apparaît désormais comme une évidence, la dimension dialectique qui organise leur rapport étant essentielle : féminin et masculin sont deux catégories en interaction étroite et en évolution, hommes et femmes font système. Travailler le genre,

c'est donc articuler les deux et analyser la façon dont ces identités se sont construites dans le temps et se reconstruisent jour après jour à travers les processus de socialisation et les interrelations quotidiennes entre hommes et femmes : le masculin et le féminin ne se définissent que l'un par rapport à l'autre. Pour autant, les implications méthodologiques que cela implique sont rien moins qu'évidentes. Dans l'introduction de la monumentale *Histoire des femmes en Occident*, Georges Duby et Michèle Perrot (1991 : « Avant-propos ») déjà soulignaient que cette histoire « résolument relationnelle », était « tout autant une histoire des hommes ». Travaillant quant à elle sur la construction de la masculinité au XIX^e siècle, Anne-Marie Sohn (2009 : 4^e de couverture) relève que « cette histoire de la masculinité juvénile dessine également en creux le modèle qui régit la socialisation des filles ». Souhaitable, voire évidente en théorie, l'étude conjointe des deux réalités semble plus problématique dans la pratique : comment embrasser simultanément les deux termes de la relation, sans que l'un des deux soit réduit à n'être jamais que « le creux » révélé par l'autre ?

La dialectique féminin/masculin et ses implications méthodologiques

- 23 On est insensiblement passé de l'emploi du binôme hommes/femmes – ou garçons/filles –, à celui de masculin/féminin, ou de masculinité, voire de virilité/féminité¹⁷. Le changement de paradigme – dont l'analyse est trop souvent éludée –, peut constituer un début de réponse à la nécessité théorique de conjointre l'étude des deux termes du rapport. « Les catégories du féminin et du masculin », écrit la sociologue Michèle Ferrand (2004 : 72),

« se réfèrent à un ensemble de valeurs et de normes qui d'une part sont associées respectivement aux femmes et aux hommes et d'autre part s'articulent étroitement les unes aux autres ». Par ailleurs, elle précise que la domination des hommes – "du moins certains hommes", ajoute-t-elle – sur les femmes « se traduit par une hiérarchie homologue du masculin sur le féminin ».

- 24 Et de conclure : « De cette dichotomie première /la bi-catégorisation homme-femme/ semble découler logiquement un autre binôme distinctif : est masculin ce qui relève de l'homme, féminin ce qui relève de la femme. Or, les deux systèmes ne se recouvrent pas exactement » ; et ce, malgré le travail de socialisation qui tend, justement à faire coïncider les deux binômes sans y parvenir toujours tout à fait. La logique de l'approche constructiviste est, sans surprise, plus radicale puisque « détachée de l'ancrage biologique ou naturalisant qui aligne sexe féminin et féminité et sexe masculin et masculinité » (Bourcier, 2001 : 23, note 1) ; l'homme et la masculinité peuvent donc aussi bien signifier un corps masculin que féminin, tandis que la femme et la féminité peuvent aussi bien signifier un corps féminin que masculin. C'est précisément le désarrimage des deux couples de notions et les jeux éventuels que cela implique, avec leurs variations dans l'espace, dans le temps et selon les contextes, qui rend possible et intéressante leur analyse conjointe. Un exemple permettra de mieux saisir la portée pratique et méthodologique de ce propos. Il porte sur la couverture médiatique de la campagne présidentielle de 1974, déjà évoquée précédemment. Arrêtons-nous sur deux autres portraits consacrés par *Le Monde* comme par *Le Figaro* à la première femme candidate à l'élection présidentielle. « Camarade Arlette », titre *Le Monde* du 5 avril, « S^t Just au féminin » titre *Le Figaro* du 23 avril. On observera avec intérêt que le terme « camarade » est épïcène, sa forme ne variant pas au féminin et au masculin, tandis que le personnage

de St Just, auquel la candidate est comparée, est un homme ; Olympe de Gouges ou Rosa Luxembourg auraient pu être convoquées de la même manière, mais c'est bien un homme qui sert ici d'étalon. Ajoutons à cela l'ouverture par le Président du Conseil constitutionnel, Roger Frey, de la campagne officielle en ces termes : « La liste des candidats à l'élection du Président de la République est établie comme suit : Messieurs Jacques Chaban-Delmas, René Dumont, Valéry Giscard d'Estaing, Alain Krivine, Arlette Laguiller » (24h à la Une, deuxième chaîne, 18/04/74). Ces exemples montrent bien que la présence d'une femme dans un monde politique jusqu'alors exclusivement masculin ne pouvait se concevoir qu'à condition que celle-ci soit masculinisée, à défaut d'être un homme, ce à quoi s'emploient activement institutions et médias dans le déni de genre auquel ils procèdent. On voit donc ici comment le jeu homme/femme, masculin/féminin permet de tenir ensemble les termes du rapport¹⁸. Mais l'opération de « désarrimage » des caractères masculin/féminin par rapport aux individus hommes/femmes est d'autant plus significative qu'un autre portrait, de la plume de Jean-Marie Rouart, est consacré au candidat de la Ligue communiste révolutionnaire (LCR). Charge ironique contre les intellectuels d'extrême-gauche, celui-ci titrait « La vestale Krivine » (*Le Figaro*, 20-21/04/74). On assiste donc à un double-mouvement : féminisation de l'intellectuel d'extrême-gauche, Juif de surcroît, et l'on sait l'identification classique des Juifs aux femmes dans des formes stéréotypiques dévalorisantes ; masculinisation de la « travailleuse du rang » comme aime à se désigner elle-même la candidate de Lutte ouvrière. Le chassé-croisé des valeurs et des normes attachées à la masculinité et à la féminité, et des individus homme et femme auxquels elles sont censées renvoyer est révélateur des associations plus ou moins conscientes suscitées par l'incarnation des candidats. Le processus de féminisation/masculinisation (de « gendrication ») des candidats par le discours journalistique inverse donc le traditionnel rapport de domination homme/femme et délégitime le candidat de la LCR en le féminisant tandis qu'il valorise la candidate de LO. Par ailleurs, il n'est pas sans intérêt d'observer que c'est dans *Le Figaro*, que s'exprime ce « trouble », un quotidien de droite fortement attaché aux valeurs de virilité, voire de virilisme qui s'expriment entre autres dans son soutien à la société patriarcale.

- 25 Le défi méthodologique consiste à faire du genre, appréhendé à travers la co-construction du double binôme homme-femme/masculin-féminin, une véritable grille d'analyse. Il ne s'agit donc pas de postuler une identité féminine et masculine, faite de défauts et de qualités, d'attributs et de manques, de contraintes et de possibilités, que l'analyse s'efforcera – s'empressera – de confirmer. Présupposer une définition du masculin et du féminin reviendrait à tomber dans le piège de la tautologie. Refuser cette facilité et rappeler cette nécessité qui est aussi une exigence, suppose de partir du texte et de l'agencement des mots qui s'y inscrivent ou s'y sous-entendent, de leur présence ou de leur absence, et de se laisser guider par sa seule lecture. Il s'agit de repérer le travail du genre à travers les récurrences et les cohérences qu'inscrit le texte, mais aussi les sens qui s'y affrontent, leur dissonance et leur polyphonie. Le travail sur le genre est un travail sur les mots, l'analyse du dispositif des médias permettant de mettre au jour les représentations discursives qui fondent le réel. Mais si, comme on l'a vu, les médias sont une technologie de genre, avec ce que cela suppose de répressif mais aussi de marge de manoeuvre, le desserrement de l'étau des assignations n'est pas à exclure. Il s'agit d'approcher le langage des médias sans préjuger de cette construction, comme une pratique sociale dont la dynamique est à la fois déterminée et ouverte¹⁹. C'est pourquoi

nous ne partageons que partiellement la position de Marie-Joseph Bertini (2009 : 63) : « La langue, écrit-elle, [...] fonctionne comme la forme la plus moderne et la plus sophistiquée de la contention. Parfaitement transparente, rendue invisible par son instrumentalité même, la langue est le gardien farouche de l'immuabilité des oppositions fondatrices et des représentations qui en découlent ». Ne considérer la langue que comme un instrument de contention, c'est faire l'impasse sur l'inventivité créatrice et libératrice du langage, qui peut aussi autoriser la subversion des identités, y compris dans le langage des médias. Et c'est bien dans cette tension entre contention et libération, conservatisme et évolution que doit selon nous s'effectuer cette approche.

Conclusion

26 « Comment définir l'objet de connaissance "femmes" sans reproduire les définitions normatives qui organisent et interprètent la différenciation hiérarchique des sexes ? » s'interroge Eleni Varikas (2006 : 117) On pourrait élargir les propos de la philosophe en demandant « comment définir l'objet de connaissance genre sans reproduire les définitions normatives qui organisent et interprètent la différenciation hiérarchique des sexes ? ». Reconnaissons que nous n'avons pas aujourd'hui de bonne réponse. Et si l'on peut adhérer à la critique radicale de toute binarité comme étant issue de l'hétérosexualité normative et obligatoire au sein d'une économie sexuelle masculiniste, force est de constater que l'on a du mal à imaginer les formes de son dépassement, qui restent à inventer. « En guise de stratégies pour dénaturer et resignifier les catégories relatives au corps, je décrirai et proposerai un ensemble de pratiques parodiques fondées sur une théorie performative des actes de genre, des pratiques qui sèment le trouble dans les catégories de corps, de sexe, de genre et de sexualité, et qui amorcent un processus subversif de resignification et de prolifération du sens débordant du cadre strictement binaire », propose Judith Butler (2005 : 56). Teresa de Lauretis (2007 : 74), quant à elle, parle d'« imaginer le genre (les hommes et les femmes) autrement et pour le (re)construire dans des termes autres que ceux dictés par le contrat patriarcal ». « Imagination pas morte, imaginez », disait Samuel Beckett. Mais convenons que cette dissolution des identités visant à dépasser la dualité masculin-féminin reste encore largement à inventer. Cette question sur les implications pratiques et les retombées concrètes qui découlent de la façon dont nous formulons la pensée sur le genre nous (r)amène à l'articulation entre savoir et pouvoir, entre savoir et être, dont on a vu qu'elle est au cœur des recherches sur le genre. C'est aussi une manière de poser la question de l'engagement du chercheur et de l'utilité sociale de nos travaux. Cette implication peut s'envisager de deux façons : par un activisme direct dont témoigne le militantisme de nombre d'intellectuels engagés dans une réflexion sur le genre²⁰ ; ou en considérant l'écriture comme pratique à part entière, par les visées transformatives qu'elle poursuit. La recherche comme sport de combat, en quelque sorte.

27 Mais comment ne pas penser qu'en même temps qu'ils sont nécessaires, ces travaux sur le genre peuvent aussi être un obstacle : parce qu'ils répètent et reproduisent en partie l'existant, ils alourdissent la représentation sexuée des individus où l'on voudrait justement apparaître libre de toute assignation sexuée. La disparition des femmes est le but du féminisme, disait Monique Wittig. N'en va-t-il pas de même avec le genre, la promesse de l'égalité des sexes s'accomplissant dans leur disparition dans l'ordre du discours ? Si la déconstruction est un préalable à leur disparition, on se prend à rêver du

jour où le silence entourera ces questions sur le genre. Pas le silence d'« avant », celui des réalités occultées où la fausse neutralité des individus masquait la vérité des discriminations sexuées, mais le silence comme signe des choses sans importance parce que résolues, en tout cas dans le cadre de l'espace public. Le silence par épuisement des discours face à une réalité où avant d'être homme, femme, ou autre, nous ne seront réellement que des individus, la seule parole alors pertinente pour parler de nos différences étant celle de la littérature et de la poésie, nous interpellant, dans l'espace du rapport à l'autre, « jamais las de voir mis en scène ce qui tout à la fois /nous/ lie et /nous/ sépare » (Maingueneau, 1999 : 21).

BIBLIOGRAPHIE

- Bailly S., 2009, *Les hommes, les femmes et la communication. Mais que vient faire le sexe dans la langue ?*, Paris, Éd. L'Harmattan.
- Badinter É., 2008, « Femmes, Hommes : quelles différences ? », pp. 207-212, in : Birnbaum J., dir., *Femmes, hommes : quelle différence ?*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- Beauvoir S., 1949, *Le Deuxième sexe*, Paris, Gallimard, 1973.
- Bertini M.-J., 2009, *Ni d'Ève ni d'Adam*, Paris, M. Milo.
- 2009, « Le Gender Turn, ardente obligation des SIC françaises », *Questions de communication*, 2009, 15, 155-173.
- Birnbaum J., dir., 2008, *Femmes, hommes : quelle différence ?*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- Bourcier M.-H., 2001, *Queer Zones. Politique des identités sexuelles, des représentations et des savoirs*, Paris, Balland.
- Bourdieu P., 1998, *La domination masculine*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Butler J., 1990, *Troubles dans le genre*, trad. de l'anglais par C. Kraus, Paris, Éd. La Découverte, 2005.
- 1993, *Ces corps qui comptent. De la matérialité et des limites discursives du « sexe »*, trad. de l'américain par Ch. Nordmann, Paris, Éd. Amsterdam, 2009.
- 1997, *Le pouvoir des mots. Politique du performatif*, trad. de l'américain par Ch. Nordmann, Paris, Éd. Amsterdam, 2004.
- 2004, *Défaire le genre*, trad. de l'anglais par M. Cervulle, trad. de l'américain par Ch. Nordmann, Paris, Éd. Amsterdam, 2006.
- Butler J., Fassin E., Scott J., 2007, « Pour ne pas en finir avec le genre », *Sociétés et représentations*, 24, pp. 285-306.
- Capdevila L. 2003, « Conclusion », pp. 395-403, in : Capdevila L. et al., dirs, *Le genre face aux mutations. Masculin et féminin, du Moyen-âge à nos jours*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- Capdevila L. et al., dirs, 2003, *Le genre face aux mutations. Masculin et féminin, du Moyen-âge à nos jours*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.

- Corbin A., 1998, *Le temps, le désir et l'horreur. Essais sur le 19e siècle*, Paris, Flammarion.
- Coulomb-Gully M., 2006, « La séquence des téléspectatrices », *Questions de communication*, 10, pp. 297-318.
- 2009, « Les sic, une discipline *gender blind* ? », *Questions de communication*, 15, pp. 129-153.
- 2010, « D'Offenbach à Lévi-Strauss : Rama, Rachida, Nicolas et la plainte des européennes. Sexe, race, classe », in : Maarek Ph., dir., *Européennes 2009*, Paris, Éd. L'Harmattan, à paraître.
- Damian-Gaillard B., Frisque C., Saïtta E., 2009, « Le journalisme au prisme du genre : une problématique féconde », *Questions de communication*, 15, pp. 175-201.
- 2010, *Le journalisme au féminin : assignations, inventions et stratégies*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- De Lauretis T., 2007, *Théorie queer et cultures populaires. De Foucault à Cronenberg*, Paris, Éd. La Dispute.
- Delfino S., Forastelli F., 2009, « Communication et culture dans les luttes politiques. Débats sur le genre et le queer en Argentine », *Questions de communication*, 16, pp. 141-158.
- Delphy Ch., 1998, *L'ennemi principal*, Paris, Éd. Syllepse.
- 2001, *L'ennemi principal 2. Penser le genre*, Paris, Éd. Syllepse.
- Dorlin É., dir., 2009, *Sexe, race, classe. Pour une épistémologie de la domination*, Paris, Presses universitaires de France.
- Duby G., Perrot M., dirs, 1991-1992 (5 tomes), *Histoire des femmes en Occident*, Paris, Plon.
- Falconnet G., Lefaucheur N., 1975, *La fabrication des mâles*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Fall-Sokhna R., Thiéblemont-Dollet S., 2009, « Du genre au Sénégal. Un objet de recherche émergent ? », *Questions de communication*, 16, pp. 159-176.
- Fausto-Sterling A., 2000, *Sexing the body. Gender Politics and the construction of Sexuality*, New York, Basic Books.
- Ferrand M., 2004, *Masculin Féminin*, Paris, Éd. La Découverte.
- Freeman D., 1984, *Margareth Mead and Samoa. The Making and Unmaking of an Anthropological Myth*, London, Penguin Books.
- Gardey D., Löwy I., dirs, 2000, *L'invention du naturel. Les sciences et la fabrication du féminin et du masculin*, Paris, Éd. des Archives contemporaines.
- Gavillet I., 2009, « D'un No U-Turn en sic. Le genre : théorie, études ou point de vue ? », *Questions de communication*, 16, pp. 177-190.
- Gravet C., 2009, *Les historiens des lettres belges sont-ils aveugles au genre*, *Questions de Communication* 2009, 15, 203-220
- Godelier M., 1982, *La production des grands hommes*, Paris, Fayard.
- Guillaumin C., 1992, *Sexe, race et pratique du pouvoir*, Paris, Éd. Côté-femmes.
- Harding S., dir., 2003, *The feminist Standpoint Theory Reader. Intellectual and Political Controversies*, New York, Routledge.
- Héritier Fr., 1996, *Masculin, Féminin. La pensée de la différence*, Paris, O. Jacob.
- Iacub M., 2002, *Le crime était presque sexuel*, Paris, EPEL.

- Julliard V., 2009, « Pour une intégration du genre par les SIC », *Questions de communication*, 16, pp. 191-210.
- Katz N., 1996, *L'invention de l'hétérosexualité*, Paris, EPEL, 2001.
- Laqueur T., 1992, *La fabrique du sexe. Essai sur le corps et le genre en Occident*, Paris, Gallimard.
- Lauffer J., Marry C., Maruani M., dirs, 2001, *Masculin-Féminin : questions pour les Sciences de l'homme*, Paris, Presses universitaires de France.
- Luzzati D., 2008, « Feu masculin 1^{er} », pp. 15-17, in : Birnbaum J., dir., *Femmes, hommes : quelle différence ?*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- Macé É., 2006, *La société et son double. Une journée ordinaire de télévision*, Paris, A. Colin.
- Maingueneau D., 1999, *Féminin fatal*, Paris, Descartes et Cie.
- Malabou C., 2009, *Le sens du féminin*, Paris, Galilée.
- Mathieu N.-C., 1991, *L'anatomie politique*, Paris, Éd. Côté-femmes.
- Mead M., 1939, *Mœurs et sexualités en Océanie*, trad. de l'américain par G. Chevassus, Paris, Plon, 1963.
- Mosse G., 1996, *L'image de l'homme. L'invention de la virilité moderne*, trad. de l'anglais par M. Hechter, Paris, Abbeville, 1997.
- Ockrent Ch., dir., 2006, *Le livre noir de la condition des femmes*, Paris, xo Éd.
- Peyre E., 2006, « Du sexe et des os », pp. 35-48, in : Vidal C., dir., *Féminin-Masculin, Mythes et idéologies*, Paris, Belin.
- Rauch A., 2000, *Histoire du premier sexe (2 tomes)*, Paris, Hachette.
- Revenin R., dir., 2007, *Hommes et masculinité de 1789 à nos jours : contributions à l'histoire du genre et de la sexualité en France*, Paris, Éd. Autrement.
- Scott J., 1988, « Genre : une catégorie utile d'analyse historique », *Cahiers du GRIF*, 37/38, pp. 125-153.
- Sohn A.-M., 2009, *Sois un homme. La construction de la masculinité au 19e siècle*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Surkis J., 2007, « Histoire des hommes et des masculinités : passé et avenir », pp. 13-20, in : Revenin R., dir., *Hommes et masculinité de 1789 à nos jours. Contributions à l'histoire du genre et de la sexualité en France*, Paris, Éd. Autrement.
- Tcherkézoff S., 2001, *Le mythe occidental de la sexualité polynésienne 1928-1999 : Margaret Mead, Derek Freeman et Samoa*, Paris, Presses universitaires de France.
- Thébaud F., 2009, « Propos d'une historienne des femmes et du genre », *Questions de communication*, 2009, 15, 221-245.
- Thérenty M.-E., 2009, « Pour une histoire genrée des médias », *Questions de communication*, 2009, 15, 247-260
- Tin L.-G., 2008, *L'invention de la culture hétérosexuelle*, Paris, Éd. Autrement.
- Varikas E., 2006, *Penser le sexe et le genre*, Paris, Presses universitaires de France.
- Vidal C., dir., 2006, *Féminin-Masculin, Mythes et idéologies*, Paris, Belin.
- 2006, « Cerveau, sexe et idéologie », pp. 49-59, in : Vidal C., dir., *Féminin-Masculin, Mythes et idéologies*, Paris, Belin.

Weltzer-Lang D., 2008, *Les hommes et le masculin*, Paris, Payot.

Wiels J., 2006, « La différence des sexes : une chimère persistante », pp. 71-82, in : Vidal C., dir., *Féminin-Masculin, Mythes et idéologies*, Paris, Belin.

NOTES

1. Ce contexte politique que rappellent S. Delfino et F. Forastelli a provoqué la venue en France de nombreux Latino-Américains, favorisant ainsi – conséquence positive d’une situation dramatique – un rapprochement dont témoignent les liens encore très forts entre les deux cultures. Rappelons à titre d’exemple le rôle joué par l’Argentin E. Véron dans le domaine de la sémiologie et de la communication politique.

2. J’espère que C. Gravet ne m’en voudra pas de considérer que Belges et Français partagent les mêmes références culturelles !

3. La lecture critique des représentations d’hommes et de femmes dans la presse effectuée par M.-È. Thérenty me suggère la réflexion suivante : « La-femme-moderne », sorte de syntagme figé (du type du « karlémami » des *Mots* de Sartre !) qui ressort de cette lecture mériterait peut-être d’être mise en regard avec son homologue masculin, « l’homme-moderne », dont on pourrait voir comment chaque titre et chaque époque les construisent, en intégrant de nouveaux registres de masculinité et de féminité pour (re)composer ces identités supposées nouvelles et les proposer à leur lectorat.

4. En 1988 déjà, J. Scott (1988 : 127-128), déplorant le tour descriptif de trop de travaux sur le genre (« Les historien-ne-s féministes qui, comme la plupart des historiens, sont formé-e-s à être plus à l’aise avec la description qu’avec la théorie »), pointait « les limites des approches descriptives qui n’interrogent pas les concepts dominants à l’intérieur d’une discipline, ou du moins qui n’interrogent pas ces concepts de façon à ébranler leur pouvoir et, peut-être à les transformer ». Et plus récemment : « Ce qui me perturbe, déplore Joan Scott, c’est quand les définitions prennent le genre pour une méthodologie familière, au lieu d’une manière de questionner ; c’est lorsqu’on fait du "genre" une réponse, ou une étiquette (le genre comme synonyme de femmes, de sexes, de rôles sexués, renaturalisé et non dénaturisant) plutôt qu’une interrogation » (Fassin, Scott, 2007 : 287).

5. Voir ci-dessous note 7.

6. À supposer que l’interprétation de l’anthropologue soit exacte. On se rappelle que celle-ci a été contestée, par D. Freeman (1984) en particulier. L’anthropologue australien a revisité la société samoane et émis des doutes sur les conclusions d’« Adolescence à Samoa », conclusions elles-mêmes discutées par S. Tcherkézoff (2001).

7. Dans le langage courant, le mot « *queer* » signifie « bizarre », « étrange ». De ce fait, il a été utilisé comme une insulte à l’égard des homosexuels et autres catégories de populations perçues comme hors normes sur le plan sexuel, avant d’être revendiqué par ceux-là mêmes qu’il stigmatisait. Il désigne de façon plus spécifique un mouvement de réflexion et de réaction contre l’hétéronormativité sous-jacente aux mouvements et travaux sur le genre. L’appellation *Queer Studies* regroupe des travaux portant sur les identités de genre et les orientations sexuelles des lesbiennes, gays, transsexuels, bisexuels, intersexuels (« LGTBI »).

8. Si le statut des femmes ne peut en aucun cas se réduire à un statut de dominée – ce qui n’implique pas d’être « victime » –, nier la réalité sociologique de la domination de genre est une injure à la vérité. Pour rappel, voir Ockrent (2006).

9. Le terme d’intersectionnalité est dû à la féministe K. Crenshaw et tend à s’imposer devant les expressions guère plus élégantes d’« interconnectivité » ou d’« identités multiplicatives » parfois employées.

10. R. Yade, d'origine sénégalaise (et qualifiée de « sénégalaise » par les médias), est actuellement secrétaire d'État aux sports ; R. Dati, d'origine algérienne et aujourd'hui députée européenne, a été Garde des Sceaux du gouvernement Fillon ; F. Amara, elle aussi d'origine algérienne, fut présidente de Ni Putes Ni Soumises ; elle est actuellement secrétaire d'État chargée de la politique de la ville.

11. On sait que la réalité des faits est loin de correspondre à ces principes.

12. M. Iacob (2002) propose ainsi la suppression de la mention du sexe dans l'état civil des personnes, pour tenir la promesse de l'égalité des sexes. Celle-ci n'empêchant nullement les sexes d'exister, précise-t-elle, pas plus que la suppression de la mention de la religion n'empêche les pratiques religieuses.

13. T. de Laurentis (2007 : 41) poursuit ainsi : « Mais avant toute chose, il faut préciser [...] que penser le genre comme étant le produit et le processus d'un certain nombre de technologies sociales, d'appareils techno-sociaux ou bio-médicaux, revient à dépasser Michel Foucault puisque son approche critique de la technologie du sexe n'a pas pris en compte les différences de traitement des sujets masculins et des sujets féminins par cette même technologie ».

14. Portant sur une analyse de la Journée internationale des femmes à la télévision, les résultats montrent que la représentation des femmes est indissociable de la chaîne de diffusion, et que les femmes que donnent à voir arte ou France 5 ont peu de points communs avec celles de TF1 ou M6, chaque chaîne façonnant ses représentations en fonction de son public supposé.

15. Voir à ce propos le « Rapport Grésy » paru en 2008 (www.ladocumentationfrancaise.fr). Outre un travail original sur l'analyse de la représentation des femmes dans les médias français, il propose une synthèse des travaux sur ce thème, dont celle du GMMP (*Global Media Monitoring Project*), étude mondiale effectuée tous les cinq ans (www.whomakesthenews.org). À l'heure où l'on écrit cet article, l'étude pour 2010 est en cours de réalisation.

16. Cet ouvrage, publié au milieu des années 70, est précurseur.

17. Si la virilité peut s'entendre comme une forme de masculinité exacerbée, on note avec intérêt qu'il n'existe pas de doublet équivalent pour le féminin.

18. Le portrait de la candidate par J. Fayard analysé plus haut, qui la renvoyait sans ménagement à son statut de jeune, femme, de la classe ouvrière, montre les tensions qui traversent la représentation de la candidate, y compris dans les colonnes d'un même journal.

19. Ce travail sur les mots est complémentaire d'un travail sur les structures professionnelles, dont la composition (présence de femmes à des postes de responsabilité, etc.) n'est pas sans incidence sur le discours des médias sur le genre. Voir B. Damian-Gaillard, C. Frisque, E. Saïtta (2009, 2010).

20. L'introduction de J. Butler à *Défaire le genre* (2006), où elle appelle l'ensemble des mouvements féministes, *queer* et « trans » à surmonter leurs divergences, s'intitule ainsi « Agir de concert ».

RÉSUMÉS

Venant provisoirement clore le débat engagé par la revue *Questions de communication* sur le développement actuel des études de genre, cette contribution revient sur quelques points fondamentaux de cette réflexion : ainsi du binôme « sexe et genre » qu'il confronte à celui de « genre et sexualités », et de l'apport de la pensée du genre à la théorie des savoirs, l'exemplarité de la démarche intellectuelle mobilisée par cette approche constituant une contribution décisive

à toute réflexion épistémologique. Il s'efforce enfin de poser quelques jalons méthodologiques pour l'étude des médias définis comme une « technologie de genre ».

This paper reconsiders a number of points that appear fundamental to the reflection on gender studies which has featured in the journal *Questions de communication* and to which it offers a provisional conclusion. It compares and contrasts the two binomials « sex/gender » and « gender/sexualities » and examines the important contribution of gender theory to epistemology. Finally, it seeks to pave the way for a methodological approach to the study of the media as a « technology of gender ».

INDEX

Mots-clés : genre, épistémologie, SIC, médias, méthodologie

Keywords : gender, epistemology, information and communication sciences, media, methodology

AUTEUR

MARLÈNE COULOMB-GULLY

Laboratoire de recherches appliquées en sciences sociales

Université de Toulouse

marlene.coulomb@univ-tlse2.fr